

—Je crois que vous n'avez jamais vécu longtemps l'un près de l'autre ? dit d'Almoy.

—Effectivement ! Charles a une année seulement de plus que moi, mais comme raison il est mon aîné de beaucoup plus. Tandis que j'allais à Paris avec mon père, Charles, encore enfant, était placé au collège de Brest. Nous ne passâmes pas notre enfance ensemble. Plus tard il entra dans les gardes marines, et nous ne nous vîmes que de loin en loin. Enfin il reçut son brevet d'officier, s'embarqua et nous ne nous vîmes plus du tout. A peine nous écrivions-nous de loin en loin. Je le vis à la mort de notre mère, car il avait débarqué pour demeurer près d'elle. Notre père mourut à Paris, tandis que Charles était en Amérique. Enfin il y avait bien longtemps que je ne l'avais embrassé, lorsqu'il m'écrivit dernièrement de venir à Châteaulandrin pour assister à son mariage.

—Mais, dit Laure, c'est presque un étranger qu'un pareil frère !

—C'est moins qu'un étranger, ajouta d'Estournal, car un étranger peut devenir un ami intime, et je défie bien que deux frères constamment séparés l'un de l'autre puissent ressentir l'un pour l'autre une amitié bien sincère, n'est-il pas vrai ?

—Sans doute ! répondis-je. Ainsi il est certain que j'estime Charles, mais je ne ressens pour lui que cette affection naturelle, normale pour ainsi dire, qui a pour principe le lien du sang ; Charles est mon frère, mais il n'a jamais été mon ami.

—Et il ne le sera jamais, dit d'Almoy ; car d'après ce que j'ai entendu dire de lui, je ne crois pas qu'il y ait entre vos deux natures beaucoup de points sympathiques.

—Je suis forcé de le reconnaître, mais j'avoue que Charles vaut mieux que moi !

—Alors, reprit d'Estournal, je comprends pourquoi vous ne l'avez pas amené.

—La conversation changea, et il ne fut plus question de Charles.

—Ce que j'avais dit était vrai. Oh ! oui ! bien vrai, et j'ai besoin de cette pensée pour avoir le courage de supporter la vie... Je n'avais jamais eu en Charles un compagnon d'enfance ; mis tous deux en présence, nous avions si peu l'habitude de faire communiquer nos pensées, que nous demeurions froids et gênés vis-à-vis l'un de l'autre.

—Oui, dans la détresse de mon âme, c'est là pour moi, sinon une consolation, au moins la seule pensée d'excuse que je puisse ne pas rejeter, car j'en suis certain, Charles ne devait pas avoir pour moi plus d'affection que j'en avais pour lui...

—Cette nuit-là on joua encore, mais cette fois je perdis, et la mauvaise chance fut pour moi dans des proportions telles que non-seulement je perdis tout ce que j'avais gagné la veille, mais que je quittai la table en m'engageant à envoyer le lendemain à d'Estournal deux cents louis qu'il m'avait gagnés sur parole.

—Si le proverbe est vrai, vous ne sauriez vous plaindre ! me dit en riant M. d'Almoy.

—Oh ! mais si le proverbe est vrai, ajouta Laure en riant aux éclats, M. de Laverdi a bien fait de ne pas amener ici son frère : il nous eût gagnés tous !

—Tous ceux qui avaient entendu se mirent à rire.

—Je ne comprends pas ! dit-je.

—Laure me quitta brusquement en riant toujours.

—Du diable ! si je sais ce que tout cela veut dire ! ajoutai-je en me retournant vers d'Almoy.

—Lui aussi se mit à rire sans me répondre. Cette fois le rouge de la colère me monta au visage.

—Monsieur, lui dis-je d'un ton demi-menaçant, je désire formellement connaître la cause de tous ces rires qui éclatent alors qu'il est question de la fiancée de mon frère.

—D'Almoy me tendit la main.

—Très-cher, me répondit-il, nous nous connaissons trop tous deux pour nous faire une mauvaise querelle. Soyez convaincu que personne ici, pas plus que moi, n'a l'intention de vous être personnellement désagréable !

—Mais j'étais irrité et par la perte considérable que je venais de faire au biribi et par ces hilarités intempestives qui déjà m'avaient surexcité le système nerveux.

—Dites-moi la cause de ces rires ! repris-je.

—Bah ! fit d'Almoy, des niaiseries sans importance !

—Qu'importe ! dites toujours !

—Mais vous savez bien ce qu'il en est !

—Non ! sur mon honneur !

—Pour Dieu ! n'en parlons plus !

—D'Almoy voulait me quitter, je l'arrêtai en le retenant par le bras.

—Sérieusement, lui dis-je, pourquoi ces rires à propos de la femme qui est la fiancée de mon frère ?

—Il me regarda, fixement et, comprenant sans doute à l'expression de ma physionomie que tout subterfuge était inutile :

—Puisque vous voulez parler sérieusement, me dit-il, je vous répondrai, mon cher ami, que je ne puis vous donner une explication satisfaisante, parce qu'il s'agit précisément de la fiancée de votre frère ?

—Et d'Almoy ne put retenir un sourire en achevant ces mots.

—Ah ! dis-je emporté par la colère, ce que vous venez de dire exige impérieusement une explication nette et précise.

—D'Almoy me regarda en ouvrant de grands yeux.

—Donnez-moi votre parole que vous ne m'avez pas compris ! me dit-il.

—Sur mon honneur ! m'écriai-je.

—Oh ! vous ne savez pas !

—Quoi donc ?

—Eh ! pardieu ! ce qui concerne d'Estournal et mademoiselle Mariannic ?

—Mais je ne sais rien !

—D'Almoy se mordit les lèvres :

—Alors, reprit-il, j'ai fait une sottise. Admettons que je n'ai rien dit !

—Si fait et il faut que vous parliez !

—D'Almoy réfléchit encore, puis après un nouveau silence :

—Bah ! reprit-il, vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre et peut-être me reprocherai-je un jour de vous avoir caché la vérité.

—En achevant ces mots, d'Almoy me prit par le bras et m'entraîna en dehors de la maison :

—Mon cher ami, me dit-il, une fois que nous fûmes seuls dans le jardin, vous avez dit que vous n'aviez pas pour votre frère toute l'affection que comporte d'ordinaire un pareil titre. Mais vous avez ajouté que vous l'aviez en haute estime. Eh bien ! voulez-vous lui donner un bon conseil ?

—Sans doute ! Parlez !

—Qu'il trouve un prétexte convenable pour rompre son mariage avec mademoiselle de Louedoc.

—Je fis un geste d'étonnement.

—Efforcez-vous de le déterminer pendant qu'il en est temps encore.

—Pourquoi ? m'écriai-je.

—Parce que mademoiselle Mariannic n'est pas précisément digne de porter le nom de votre frère.

—Comment ? pour quel motif ?

—Pour le motif qui a fait que d'Estournal, tout en aimant cette jeune fille comme un fou, n'a pas voulu lui donner son nom.

—Ah ! cette fois, m'écriai-je, je vous somme de vous expliquer nettement.

—Mon très-cher, reprit d'Almoy, ce qui fait que d'Estournal n'est pas retourné dans la maison de M. de Louedoc et qu'il a refusé de poursuivre un projet d'union qui, en tous points paraissait convenable, c'est qu'il a été à même d'apprendre une chose...

—Laquelle ?

—On aime mademoiselle Mariannic, qui est une fort jolie personne, mais...

—Mais quoi ?

—Mais... on ne l'épouse pas !